



## LES MODES PARISIENNES

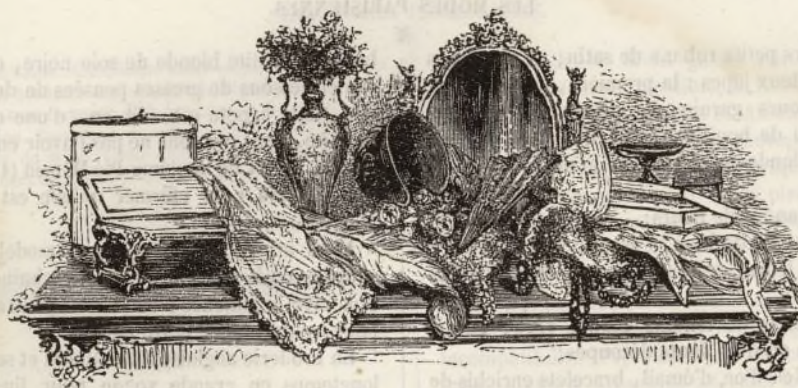
*Chapeaux de M<sup>me</sup> Pli-Borain rue basse du rempart, au coin de la Chaussée d'Antin  
Par-dessus et châte de dentelle des magasins des fabriques Françaises et Belges rue Vivienne  
au coin du boulevard. — Corsels de M<sup>me</sup> Dumoulin rue basse du rempart 44. —*

*Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

*Imprimé par Moitte rue Papillon 20 Paris*

Ayuntamiento de Madrid





## MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V —  
OGLOU LE PIRATE (2<sup>e</sup> partie), par LÉON GOZLAN.  
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS  
ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



**L**ES Anglais forcés par leurs affaires de rester à Londres pendant le temps de la chasse et du séjour à la campagne se cachent comme des malfaiteurs : il serait pour eux du plus mauvais goût de se montrer dans les promenades publiques; il n'y a qu'un petit marchand de la Cité qui puisse s'y faire voir. — Nous n'en sommes pas encore arrivés à cet état d'exagération; cependant nous y marchons grand train ou à grande vitesse, pour parler le langage du jour.

Nos promenades deviennent populaires : plus d'élégantes, de belles voitures, de nombreux cavaliers!

Le monde d'élite est partout, excepté à Paris!

Les modes sont très-variées; elles se ressentent des nombreux et différents emplois qu'elles doivent remplir. Une femme qui est à Aix en Savoie, ou à Baden, ne doit avoir que des toilettes élégantes pour le matin, la matinée et le soir. Celle

qui habite sa maison de campagne ne veut que des toilettes simples.

A l'une, il faut des robes de mousseline de soie, de mousseline de laine, à corsage décolleté avec canezou de mousseline brodée ou de jaconas et broderie anglaise;

— D'élégantes redingotes de taffetas uni ou chiné garnies devant par des volants de ruban ou de taffetas découpé, avec corsages ouverts garnis autour dans le même genre que les jupes, et dedans de jolis fichus brodés devant à plastron; manches des redingotes ouvertes avec sous-manches ouvertes garnies de volants de mousseline à broderie mate ou volants de dentelle;

— Des robes de taffetas garnies de volants découpés et gaufrés;

— Des redingotes-amazones en piqué avec garniture des cols, des manches et des basques en broderie anglaise;

— Des robes de foulard à fleurs ou à guirlandes ornées de volants ourlés, festonnés en soie ou festonnés par un petit lacet de couleur vive; c'est-à-dire que le volant est découpé à dents, et qu'ensuite on coud un petit lacet à plat en le faisant tourner au bas de chaque doigt, comme un anneau;

— Des robes-peignoirs pour le matin en jaconas à fleurs avec pardessus en pareille étoffe; — des peignoirs de mousseline brodée avec pardessus pareil doublé de taffetas rose, bleu ou lilas;

— Enfin des robes de bal en taffetas uni ou chiné à deux jupes ou à une seule jupe garnies de volants; les corsages garnis à berthe-châle, moitié dentelle, moitié taffetas découpé; — des robes de crêpe garnies de volants bordés chacun d'un



ou plusieurs petits rubans de satin; — des robes de tulle à deux jupes : la première, celle de dessous, toujours garnie de volants de tulle de blonde, ou de bouillonnés de tulle avec berthe-châle en blonde de soie, échelle de blonde et de ruban;

- Guirlandes de fleurs;
- Coiffures de blonde ou de dentelle avec grappes de fruits, de fleurs variées, de jardinières des champs;
- Mantelets de taffetas blanc, rose, garnis de dentelle ou de volants découpés;
- Bracelets d'or, d'émail, bracelets enrichis de pierreries de couleur; mais point de diamants: ce grand luxe admis seulement dans les brillantes fêtes de l'hiver.

A ces toilettes ajoutez encore le châle-mantelet ou la pointe de dentelle de laine, un élégant pardessus, un mantelet simple, un pardessus de voyage légèrement ouaté, un chapeau de paille d'Italie élégamment orné de fleurs ou de plumes, une capote légère, un paillason orné de velours et de ruban, et vous aurez à peu près tout ce que peut désirer une femme.

Pour l'autre, qui n'a point l'éclat des fêtes, retranchez les robes de bal, les mantelets blancs ou roses, les bijoux, et ajoutez : une robe en armure, des robes de jaconas à fleurettes pour le matin et la matinée, un pardessus simple;

— Le chapeau rond à la jardinière ou celui dit *glaneuse*, à la manière des femmes du canton de Vaud, en Suisse, l'un ou l'autre orné de grands nœuds de velours noir.

Quant aux costumes d'hommes, nous ne savons rien de nouveau, si ce n'est pourtant le costume de chasse, auquel on apporte, chaque année, une petite variété, une poche de plus ou de moins, des boutons d'une manière ou d'une autre, une bandoulière en soie au lieu d'une bandoulière en cuir.

Dans une des poches on met une blague à tabac en forme de porte-monnaie, qui contient cigares et tabac tout à la fois.

Nous voyons quelques habits du matin rattachés de chaque côté par une patte de drap qui a deux boutonnnières en place de boutons doubles.

Humann, au milieu de ses préoccupations de costumes de chasse et de voyage, songe déjà à faire fabriquer les étoffes pour les habillements d'hiver. Le mois d'octobre sera le signal des coupes nouvelles pour la saison prochaine.

Pour revenir à nos modes par leur côté le plus gracieux, le plus coquet, les chapeaux, nous ne pouvons mieux choisir que madame Plé-Horain, dont la réputation grandit à chaque saison, on pourrait dire à chaque chapeau ou coiffure qu'elle compose.

On parle surtout d'une capote de crêpe lilas et ruban violet posé en petits volants ayant au

bord une petite blonde de soie noire, ornée dessus et dessous de grosses pensées de deux nuances. Cette capote est, dit-on, d'une distinction parfaite. Nous avouons ne pas l'avoir encore vue; mais le talent de madame Plé-Horain (1) nous est assez connu pour affirmer qu'elle est sûrement jolie.

Nous attendons les nouveaux modèles qu'elle prépare déjà pour la saison prochaine avec la plus vive impatience, comme une bonne fortune pour les dessins de notre journal.

La broderie anglaise est toujours et sera encore longtemps en grande vogue pour lingerie. On brode des bas de jupon sur une largeur de quinze à vingt centimètres.

Nous ferons remarquer à nos lectrices que les broderies dont on veut se servir pour bonnets, cols, bas de manches, doivent être très à jour, et que les dessins sans festons au bord doivent être préférés, c'est-à-dire que les dessins à anneaux au bord, amandes, faisant eux-mêmes festons, le bord alors se trouve très-léger, très à jour.

Les broderies mates sur mousseline sont aussi fort à la mode pour cols, garnitures de cols, bas de manches. Nous avons donné, dans le dernier numéro, une planche de dessins sur laquelle se trouvent deux modèles de volants pour bas de manches ouvertes. La feuille contient, en outre, un fichu à plastron avec col fermant derrière.

Nous ne devions donner cette feuille de patron que le 1<sup>er</sup> septembre; mais, comme elle n'était imprimée de dessins que d'un côté, nous n'avons pas voulu en retarder la publication, malgré les énormes frais de poste qu'un semblable numéro nous coûte depuis la nouvelle loi sur le timbre.

A l'avenir, nous ne donnerons qu'une feuille de patrons par mois; mais nos abonnées n'y perdront rien, car cette feuille sera remplie de patrons des deux côtés, patrons toujours taillés avec soin dans les premières maisons de couturières, modistes, dessinateurs ou tailleurs de Paris.

La feuille prochaine contiendra, d'un côté, une broderie pour bas de jupon haute de dix-huit à vingt centimètres;

Un col en application toute nouvelle, et quelques petits détails;

— De l'autre, un patron de corsage à basques ou corsage-veste.

LOMÉNIE DE V\*\*\*.

#### Détails du Dessin.

Chapeau de paille d'Italie orné de fleurs. Redingote de percale brodée devant et au corsage en broderie anglaise. Jupon brodé au bas tout en broderie anglaise. Pointe de

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.



dentelle de laine. Chemisette demi-montante brodée en plastron en broderie anglaise. Ombrelle blanche unie.

Chapeau tout composé de ruban croisé. Robe de barège à disposition. Pardessus de taffetas garni de deux rangs de dentelle de laine. Fichu garni en plastron d'entre-deux et volant de dentelle. Sous-manches de dentelle.

## OGLOU LE PIRATE.

(SUITE.)

A la tête des pirates de cette époque étaient deux Algériens du nom d'Oglou et d'Assam. Ils étaient si jeunes l'un et l'autre le jour où ils se rencontrèrent sur la même barque, que la mer avait été plutôt pour eux alors un berceau qu'un champ de guerre. Ils firent leurs premières armes ensemble; égaux en valeur, ils étaient égaux en générosité quand la part de prise était copieuse; ils se serraient la main dans l'or ou dans le sang avec une même fraternité. Leur union devint si étroite, qu'ils se jurèrent de se servir mutuellement de protecteur, s'il arrivait que l'un eût plus de bonheur que l'autre dans le cours de leur existence. Si l'un des deux était nommé jamais capitaine, l'autre serait de droit lieutenant; Assam amiral, Oglou serait capitaine; le dey n'aurait pas d'autre vizir que son ami.

Alger était alors en guerre avec toutes les puissances maritimes de l'Europe. Un jour le bruit se répandit dans la ville que vingt bâtiments de commerce appartenant à plusieurs nations et chargés de riches marchandises, louvoyaient pour entrer dans l'Adriatique. En moins de six jours la flotille barbaresque fut en vue du convoi.

Ce ne fut d'abord qu'une barque presque aussi lente et aussi invisible qu'une tortue qui sortit d'une anse et se hasarda, mais de loin, à se montrer au convoi; puis d'une anse voisine sortirent deux caïques, courbés sous leur triple antenne, et sans affecter d'être ensemble; il en parut encore quatre autres plus loin. Ces neuf ou dix voiles serrèrent de plus près le convoi, qui n'en prit aucun souci. A chaque nouvelle bordée des navires marchands, s'élançaient des rochers de nouvelles barques; au bout de trois heures, plus de cinquante autres se mêlèrent au convoi, coupèrent sa ligne et dérangèrent ses bordées. C'étaient, pensaient les navires marchands, des felouques de Trieste ou de Venise qui, pour éviter aussi la rencontre des Algériens, naviguaient de conserve, se rendant à Livourne ou à Marseille. Et quand toutes ces barques furent bord à bord avec les vaisseaux du convoi, elles poussèrent un cri, un seul cri, déployèrent le pavillon rouge, et, lâchant le bout de leur antenne, de manière que la pointe descendit au niveau du pont de

leurs ennemis, ils firent glisser par cet escalier aérien des nuées de matelots, la hache au poing, le couteau aux dents. Oglou et Assam furent terribles. Malgré des résistances courageuses, à la voix de ces deux tigres qui multipliaient leurs bonds d'un vaisseau à l'autre, les pirates se rendirent maîtres du convoi, qui, démâté, brisé, rampant, fut remorqué, au milieu des chants de victoire, jusqu'à Alger. Assam fut nommé amiral; et l'amiral choisit pour capitaine son fidèle Oglou.

Ici la vie des deux amis fut marquée par une incompatibilité d'opinion dont les conséquences furent toutes à l'avantage d'Oglou. Les honneurs et les riches habits amollirent Assam, qui se fit courtisan et borna son ambition, il est vrai largement satisfaite, à être le premier confident du dey, auquel il devint indispensable. Oglou ne changea pas; il plaignit son ami, douta peut-être dès ce moment des plus purs sentiments humains et continua à être pirate.

Au bout de quelques années, la régence d'Alger eut besoin de conclure un traité secret avec le bey de Tunis, pour opposer plus de résistance à la coalition européenne formée contre les États barbaresques; la négociation était difficile, pressante, et ne pouvait être confiée qu'à un seul homme. Oglou fut appelé au conseil, et chargé, sur la recommandation de son ami Assam, de porter au bey de Tunis les propositions du dey. Si, dans son voyage, il était poursuivi par les ennemis, telles furent ses instructions, il devait fuir sans combattre, l'expédition dont on lui donnait le commandement n'étant ni une spéculation ni une vengeance. Si la retraite lui était impossible, il devait se faire sauter en l'air, toujours sans combattre, parce que, dans les chances de la lutte, il pouvait mourir et son équipage se rendre; mais, s'il revenait vivant et avec une réponse, il serait nommé amiral; sans réponse et vivant, on lui trancherait la tête. Oglou adhéra, par monosyllabes, à toutes les conditions; une seule lui arracha un soupir et hérissa ses moustaches un peu grisonnantes : *sans combattre!*

Le dey lui donna ensuite sa main à baiser.

Quand Oglou sortit du conseil, il passa près d'Assam, et lui dit tout bas : — Nous sommes deux lâches : — vous me faites amiral parce que vous voulez être ministre. Le grade de mousse nous aura plus coûté à l'un et à l'autre.

— *Sans combattre!*

Oglou prit six hommes avec lui et leur dit : « Nous allons partir. » Il n'ajouta ni le pays où ils allaient, ni s'ils reviendraient jamais; ces six hommes répondirent : « Oui, » et ils suivirent Oglou. Sur la plage, il y avait de forts vaisseaux, et de toutes les nations. Oglou démarra une barque de trente tonneaux et gagna le large; le soir, Alger fut pour eux la fumée d'une pipe qui va s'éteindre. La nuit était belle; des pêcheurs de corail de Bone



leur crièrent, en passant, qu'il était prudent de ne pas s'écarter, au coucher du soleil, l'horizon s'étant montré à eux menaçant de voiles. Oglou les remercia et s'aventura encore plus au large.

Au jour, l'avertissement des pêcheurs de corail se vérifia : la barque algérienne fut cernée, à toutes les distances, d'une foule de bâtiments dont le moindre l'eût noyée de son remous. Eût-il voulu s'y abaisser, la dissimulation était impossible pour Oglou ; Alger et pirate se lisaient dans cette proue avide et allongée comme un bec d'oiseau de proie, dans ces deux interminables antennes perdues dans les nuages, sur ces voiles sales qui jetaient une lieue d'ombre sur la mer. Reconnue et signalée, la barque fut barrée par toutes les issues ; la question se borna, pour les vingt ou trente navires qui l'enveloppèrent, à savoir par quel genre de destruction on l'anéantirait. On eût dit un scorpion que des écoliers ont saisi. Les uns voulaient la suspendre au bout de deux vergues et la balancer comme une tortue ; d'autres voulaient y passer dessus et la broyer : de plus humains conseillaient tout bonnement de brûler la barque et de pendre les pirates.

Pendant qu'on délibérait, Oglou et ses six matelots ajoutaient une troisième voile à leurs mâts, pour essayer de se sauver par la vitesse ; mais les autres allaient vite aussi ; le supplément de voilure eut peu de résultat. Chaque heure rapprochait de plus en plus l'ennemi.

« Battons-nous, au moins ! criaient les six matelots ; défendons-nous ! voilà trois canons, onze fusils. »

Oglou avait juré de ne pas combattre : il devait fuir ou se faire sauter.

Fuir paraissait impossible.

Il plaça deux barils de poudre au milieu de la barque.

Trompés par cette manœuvre d'Oglou, les matelots crurent qu'ils allaient enfin se défendre ; le fusil en main, ils se jetèrent avec des cris de joie sur les deux tonneaux de poudre défoncés.

Oglou inclina sa pipe allumée sur un tonneau, avertissant froidement qu'il y mettrait le feu au moindre geste qu'on ferait pour prendre de la poudre.

Le visage d'Oglou était calme, mais sa poitrine était ensanglantée : *ne pas combattre !* Les dépêches du dey se froissaient sous sa main.

Quand les six matelots virent Oglou si décidé à mourir plutôt que de livrer ou d'accepter le combat, ils allumèrent également leurs pipes et se bornèrent à être témoins d'un événement qu'ils ne pouvaient empêcher.

Oglou ordonna alors de détendre les haubans et de dégager le pied des deux mâts, manœuvre qui les fit vaciller comme la lame d'un vieux couteau dans son manche et précipita la course du vaisseau dans une effrayante progression de vi-

tesse. Cela fait, comme il n'eût pas rempli son but en chavirant, il posta deux hommes armés de haches au pied des mâts, avec l'ordre de les couper dès que, trop lourde pour la barque, ce qui allait infailliblement être démontré, la voilure l'entraînerait sur le flanc : la précaution était bonne.

Le vent vint à fraîchir.

Rien ne peut peindre la vitesse fébrile d'un bâtiment ainsi livré à tout ce qu'il a d'élan pour se sauver ou pour périr. Ses voiles se déchirent fil à fil, comme un vêtement étroit ; les mâts tremblent, chancellent, boitent et se fendent parfois dans toute leur longueur ; les cordages détendus fouettent l'air et couperaient un homme en deux s'ils l'effleuraient seulement ; et le vaisseau, sous cet effort qui le démembre et l'ouvre à jour comme un panier, a pour ainsi dire la conscience de sa destruction imminente ; il râle dans ses flancs ; ses cavités s'emplissent d'eau comme la poitrine d'un homme : c'est une sublime agonie !

La barque algérienne allait ainsi, n'étant plus qu'à la portée d'un pistolet de deux vaisseaux ; ce n'était plus une barque, mais un oiseau, une flamme, quelque chose d'enchanté, où six matelots, debout et tranquilles, vêtus de leurs cafetans blancs, regardaient, et où, toujours calme, Oglou tenait d'une main sa pipe allumée sur la poudre, et de l'autre les dépêches de la régence.

Les deux vaisseaux firent une décharge. Sur les six matelots, deux tombèrent roides morts ; le même coup de feu emporta la moitié de la barbe d'Oglou. La blessure était un soufflet. Oglou se lève et va dire : Feu ! mais il tenait la dépêche de la main droite. .... il murmura sourdement : *Ne pas combattre !*

Quand Oglou tourna la tête, sa barque était déjà à une lieue des vaisseaux qui l'avaient cernée, mais qui la poursuivaient maintenant avec plus d'acharnement que jamais. Il alluma une autre pipe ; on jeta les deux hommes morts à la mer.

Et tous les autres bâtiments suivirent les deux premiers, pensant que, s'ils avaient eu la maladresse de laisser sortir la barque algérienne du cercle au milieu duquel elle semblait devoir périr, il y allait de leur honneur maintenant de lui donner une chasse éternelle, courût-elle au pôle ou sur des brisants. Parmi ces navires, tous n'étaient ni assez rapides ni assez légers pour compter sur leur vitesse comme sur leur colère ; mais il suffisait d'un seul qui devançât les autres pour passer sa proue sur la barque et en finir avec elle. Quatre avaient une vitesse au moins égale à celle de l'algérien ; ces quatre firent force de voiles pour le joindre. Derrière eux venaient à la file les vaisseaux plus lourds, ceux qui, par convenance, ne pouvaient se remettre en route avant d'avoir assisté à l'exécution du pirate. Ainsi poursuivi au milieu de la mousse blanche et va-



poreuse que sa proue enflammée faisait écumer sous lui, ainsi pressé entre deux lignes de navires qui lui lançaient des boulets dont la chute, terrible amusement, éclairait tantôt sa route et tantôt sa dérive de jets d'eau phosphorescents; ainsi assailli, harcelé, il semblait un poisson volant attaqué par un banc de souffleurs ou de baleines.

La nuit vint et le vent ne tomba pas; cette circonstance ôta tout espoir de salut aux Algériens. Car si le calme fût tout à coup survenu, laissant leurs persécuteurs au milieu d'une immobilité complète, ils auraient fermé les voiles, armé d'avirons les flancs de leur barque, et alors Mahomet seul, avec sa flotte enchantée qui broie les écueils, aurait été capable de se mesurer à la furie de leur vélocité.

Mais il n'y eut pas de calme; le vent, au contraire, fraîchit davantage. Fatiguée, la barque n'allait plus; à chaque instant il fallait modifier la route pour pomper et vider la cale qui, à chaque instant, s'emplissait de nouveau et alourdissait la marche, surtout quand l'eau qu'elle renfermait se portait en masse vers la proue. La nuit trompe sur les distances: tantôt les pirates croyaient voir sur leur tête les crocs de fer de l'abordage, tantôt les navires lancés à leur poursuite criaient: *Nous les tenons*. La plus fatale réalité, c'était que le pirate descendait graduellement sous les eaux. Une dernière fois Oglou, fidèle à ses instructions, allait recourir aux deux barils de poudre, sauvés avec toutes les peines du monde de l'humidité, quand il lui sauta une idée au front, idée bizarre: l'avoir, la fixer une minute entre ses deux yeux, la communiquer à ses matelots, l'exécuter avec eux, tout ce projet demanda moins de temps que la plume n'en met à le décrire. Ils avaient à bord du liège, du suif, et, ce qui n'est pas plus merveilleux que d'avoir à bord du suif et du liège, ils avaient aussi de l'étope. Coupé par morceaux, couvert d'une épaisse couche de suif, lequel recouvre de l'étope tamponnée et disposée en mèches, le liège allumé est posé de distance en distance, ici, là, à droite, à gauche, partout sur la mer, et ces lanternes flottantes, qui décèlent à coup sûr une ruse, mais une ruse dont les ennemis du pirate vont être nécessairement dupes, permettent à Oglou de choisir la route qui lui plaît; car, entre tous ces feux, quel est celui qui désigne la barque du pirate?

Au milieu de ces phares railleurs, de ces feux qui luisaient comme une ironie, on entendit un ricanement arabe, un mépris guttural de Bédouin, comme si l'esprit malin de la mer eût passé par là.

Vingt jours après, Oglou paraissait au conseil de la régence barbaresque, rapportant l'adhésion du bey de Tunis à la guerre proposée contre la marine européenne.

Assam fut nommé ministre;

Oglou, amiral.

Quand celui-ci se baissa pour recevoir le sabre que le premier vizir, en pareille circonstance, attache avec un cordon au cou du dignitaire, Oglou lui murmura à l'oreille:

« Tu avais raison, Assam; il y a quelquefois bien plus de valeur et de gloire à ne pas combattre qu'à combattre.

— Et plus de profit, ajouta Assam en disant à Oglou: *Je vous nomme amiral!*

— Merci, fit Oglou; mais il ajouta: C'est égal, j'aime mieux voler et me battre. »

Oglou avait raison, non que nous préférions, en thèse générale, le vol à la diplomatie, ou, si on l'aime mieux, la finesse au courage brutal; mais, dans l'histoire de ces deux hommes, qui nous est venue sans doute bien incomplète, nous apprenons qu'Assam, séduit par les promesses des cours européennes, avait promis, en attendant une paix encore longue à conclure, de modérer autant qu'il serait en lui la course des pirates algériens. Pour de l'or, il avait pris l'engagement de ne plus ouvrir les arsenaux et les chantiers de la régence aux écumeurs: c'était un bien, si le bien que fait un homme qui se vend ne perd pas son nom, si la main d'un traître ne souille pas même une bonne action.

A ceux qui venaient demander à Assam des vaisseaux pour courir sur les mers, il répondait:

« Nous verrons; nos pertes sont grandes, le bois est cher, nos bâtiments sont fatigués. »

A ceux qui demandaient de la poudre et des boulets, il ne savait que dire: « Nos profits de piraterie ne couvrent pas nos dépenses d'armement: la régence d'Alger doit se contenter pendant quelque temps de se défendre chez elle, sans attaquer avec désavantage ses ennemis au dehors; le vautour attend sa victime dans l'aire; attendons. »

Et lorsque Oglou, déjà ruiné par les courses, dont la barbe blanche ressemblait à l'écume de la tempête sur les rochers de Biserte, quand Oglou, véritable rocher, dur et infatigable, parut devant Assam, Oglou, la piraterie incarnée, fléau de la mer, tromblon coulé en homme, Assam rougit; — le matelot écrasa de son regard le vizir; le voleur honnête et probe anéantit le traître.

Oglou ne parla pas.

Mais sa figure nerveuse et un doigt sec qui montrait l'horizon disaient assez haut que les Européens voguaient avec impunité de Marseille à Oran, sans qu'Alger risquât seulement une voile au vent, un canon hors des sabords, un pistolet rouillé au poing.

Assam lui répondit en soupirant:

« Que veux-tu?

— Je veux des vaisseaux, je veux de la poudre, des boulets; nos arsenaux en regorgent, je veux que tu rendes à Alger sa splendeur et sa richesse.



Où te maudit, Assam! Les vieillards disent : Nous n'avons plus de laines pour nous couvrir, et Marseille en tisse toujours pourtant; les petits enfants ajoutent : Est-ce que la France n'a plus de toiles, qu'Assam nous laisse sans robes? Assam! Assam! ce n'est pas l'amiral qui parle au vizir, c'est le mousse qui rappelle au mousse sa vie passée. Vois ce coup de sabre qui te fend le front : — tu es beau comme ça. — Vois cet habit d'or qui te couvre les épaules : tu es vil comme ça, Assam. — Admire ce coup de pique qui t'a ouvert le cou : tu es beau comme ça, Assam. — Vois cette culotte d'or semée de diamants : tu es vil comme ça, Assam. Vois cette main gauche à laquelle il manque deux doigts, et cette main droite à laquelle la régence t'a passé le camée de vizir : cache la droite et honneur à la gauche. »

Oglou se jeta sur la main gauche d'Assam et la lui baisa avec respect.

LÉON GOZLAN.

(La suite au prochain numéro.)

## GAUSERIES.

\* J'ai rencontré, pas plus tard qu'hier, Cabochard, l'illustre associé de Bilboquet.

« Que faites-vous en ce moment? lui ai-je demandé.

— J'organise des trains de plaisir, m'a-t-il répondu.

— Pour où?

— Pour l'univers entier. Voulez-vous partir immédiatement et au rabais pour l'Australie, l'Amérique, l'Abyssinie, le royaume de Choa?

Parlez, faites-vous inscrire, il me reste encore quelques billets à placer; mais, à propos, quelle est votre spécialité? J'ai des trains de ténors, de basses, de barytons, de confidentes, de traîtres.

Vous êtes peut-être père noble ou financier? Vous êtes grêlé, bon, vous partirez avec les Arnal. Trajet direct pour les îles Philippines. »

Ayant expliqué à Cabochard que je n'étais ni ténor, ni basse, ni baryton, ni confident, ni traître, ni père noble, ni financier, ni Arnal, je le priai de m'expliquer à son tour ce que signifiaient ces trains de plaisir.

— Vous savez, me répondit-il, que l'art dramatique est dans le marasme.

— Il y a dix ans que Bilboquet me l'a dit.

— Ne revenons pas alors sur le passé. Paris est donc devenu un séjour impossible pour les artistes, ils sont obligés d'y renoncer.

Quelques-uns cherchent à se placer en province; mais les théâtres des départements, j'entends ceux qui payent quelquefois leurs acteurs, sont au nombre de quatre :

Le théâtre de Lyon,

Le théâtre de Marseille,

Le théâtre de Bordeaux.

Le théâtre de Rouen.

Les autres ne les payent jamais. Les directeurs se mettent en faillite dès la soirée de réouverture.

L'étranger est bien une ressource pour quelques-uns, mais les théâtres de l'étranger sont absolument semblables à ceux de province, sauf celui de Saint-Petersbourg, par exemple, où les acteurs sont sûrs de s'enrichir et de revenir en France couverts de pensions, de perles et de diamants.

Mais tout le monde ne peut pas faire partie du théâtre de Saint-Petersbourg. Il faut pour y arriver beaucoup de protections et un certificat de bonnes vie et mœurs signé par M. Horace Vernet.

Je me suis dit : L'ancien monde repousse les artistes, ouvrons-leur le nouveau, et j'ai créé une agence dramatique pour les engagements d'outre-Océan. Elargissant peu à peu mon cercle d'opérations, au lieu d'engagements individuels, j'ai procédé par engagements collectifs; j'expédie maintenant des troupes complètes au plus juste prix aux directeurs qui veulent bien m'honorer de leur confiance.

J'ai fourni une troupe de comédie au théâtre de Seringapatnam,

Une troupe d'opéra-comique au théâtre de Chandernagor,

Une troupe de drame au théâtre de Calcutta,

Une troupe de ballet au théâtre de Kong-Kong, laquelle desservira également le théâtre de Macao.

Je reçois à l'instant une lettre de Ceylan, qui me demande, courrier par courrier, une troupe de tragédie.

Comme Cabochard finissait son discours, j'entends dans la cour un chœur qui chantait :

Adieu, patrie,  
Terre chérie,  
O France! adieu!

— C'est une troupe que j'expédie en Californie, et qui, avant de monter dans l'omnibus qui doit la conduire au chemin de fer, fait ses adieux à la terre qui vit ses premiers pas. Entendez-vous? Vive la France! Adieu patrie, adieu! Cela m'attendrit, et je pleure malgré moi.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

Cabochard me quitta en essayant ses yeux pour présider au départ de la troupe californienne.

\* Grande nouvelle! la fameuse machine à décroter va faire enfin son apparition sur les boulevards.

Elle arrive, elle est arrivée!

Il était temps! Jamais le besoin d'une machine pareille ne s'était fait plus vivement sentir à Paris; il est vrai que nos aïeux ne connaissaient pas les bienfaits du macadam.

La machine à décroter est d'origine anglaise, comme toutes les machines célèbres, — du reste, le mystère le plus profond entoure encore cette merveilleuse mécanique, qui opérera des prodiges, et qui doit nettoyer tout Paris comme par enchantement.

Cette machine est, dit-on, de la force de cinq cents Auvergnats, ce qui veut dire qu'elle donne cinq cents coups de balai par seconde.

Calculez, si vous êtes assez bon mathématicien pour cela, le travail que va produire cette mécanique dans le courant d'une année.

J'ai essayé, mais j'ai été forcé d'y renoncer, j'ai été ébloui par l'énorme quantité de chiffres qui s'est mise à papilloter devant mes yeux.

J'ai essayé de savoir si cette machine marcherait sur les boulevards par la force de la vapeur ou bien si elle serait simplement trainée par des chevaux, mais il m'a été impossible de tirer un seul mot d'explication du mécanicien anglais auquel je me suis adressé.

Cet homme est un bien profond diplomate, ou bien il ne sait pas du tout le français.

L'une et l'autre supposition est également admissible.

Le Constitutionnel prétend que cette machine sera tirée par des bœufs, mais je me méfie des nouvelles du Constitutionnel en temps de clôture de l'Assemblée législative. A cette époque de l'année, ce journal se laisse toujours aller à sa vieille habitude de servir à ses abonnés de fabuleux canards.

Je ne puis pas admettre que des bœufs se montreraient



dans Paris en traînant quoi que ce soit, nous ne sommes plus au temps du roi Dagobert.

L'autorisation de circuler dans les rues de la capitale n'est accordée, chaque année, par le préfet de police, qu'à un seul bœuf, et encore n'a-t-il ce droit que pendant les jours gras, époque de tolérance administrative.

L'inauguration de l'emploi de la machine à décrotter donnera lieu à une cérémonie pompeuse et intéressante qui ne pourra manquer d'attirer à Paris une foule d'étrangers de distinction.

\* Depuis quatre ou cinq jours les boutiques des bottiers de Paris sont assiégées du matin au soir par une foule de chalandes.

Vous trouvez qu'il n'y a pas là de quoi se fâcher; c'est justement ce qui vous trompe! Ecoutez un peu.

« Que désire monsieur? des souliers vernis?

— Nullement.

— Des bottes?

— Eh, non.

— Des pantoufles?

— Pas davantage.

— Qu'est-ce donc?

— Dix timbres-postes de Paris pour Paris. Voici deux francs, rendez-moi la monnaie.

— Nous ne tenons pas cet article-là.

— C'est impossible! Mon journal assure le contraire.

— Votre journal est timbré!

— A qui le dites-vous! J'ai payé hier un supplément d'abonnement.

— Que demande madame? des brodequins?

— Pas pour l'instant. Je voudrais vingt timbres-postes.

— Nous n'avons jamais débité cette marchandise-là.

— Je le sais bien, c'est une innovation.

— Je ne comprends pas.

— C'est bien simple pourtant. Je l'ai lu à deux fois dans mon journal. L'avis est officiel.

Vous saisissez maintenant le mot de l'énigme.

L'administration des postes a fait annoncer par la voie de la presse que le public trouverait des timbres-postes de Paris pour Paris dans tous les bureaux de poste et chez tous les bottiers. Un journal du soir ayant imprimé bottiers pour bottiers, plusieurs journaux de Panurge ont copié l'avis textuellement.

De là cette invasion subite des magasins de chaussures de la capitale.

Vous voyez que la rancune des bottiers est parfaitement justifiée; mais elle me semble un peu déplacée.

Ce n'est pas l'administration des postes qui est coupable: c'est la faute de la presse.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Le Père nourricier*, comédie en un acte, de MM. Brisebarre et L. Couailhac.

Dans un charmant conte, intitulé: *la Voix du sang*, Michel Masson a mis en présence d'un enfant, — le père qui, après lui avoir donné le jour, l'a cruellement délaissé, — l'étranger qui l'a charitablement recueilli, l'a entouré de soins, et a fait son éducation. L'enfant ferme ses bras au père selon la nature, et il garde tout son amour au père d'adoption.

C'est cette thèse qui est développée pour la centième fois dans la pièce nouvelle. Cette fois sera la bien venue si elle est bonne... Or, elle n'est pas mauvaise.

Robuste, jeune nourrisson abandonné par ses parents, a crû en santé et en force dans la maison du père Poupin, qui l'aime comme son fils et le lui prouve tous les jours. Robuste le rend bien au brave homme qu'il croit

son père. Il va épouser Guillemette, devenir d'ouvrier, patron maréchal-ferrant... Le bonheur habite cette pauvre chaumière. Hélas! il n'y restera pas longtemps.

Un vieux beau se présente: c'est le père de Robuste. Tant qu'il a été besogneux et distrait par les plaisirs, il ne s'est pas souvenu de son fils; mais un héritage l'a fait riche et l'âge le fait mûr: la voix du sang parle, et Saint-Mandé est accouru redemander son fils au vieux Poupin. Celui-ci va le lui rendre en gémissant; mais Robuste, qui ne sait rien encore et qui voit pleurer Poupin, reçoit son père comme un caniche dans un parterre... Ah! tu fais pleurer mon vieil ami le père Poupin? Une rebuffade. — Ah! tu dis que je ne puis pas épouser Guillemette? Une taloche. — Ah! tu prétends qu'il est indigne de moi de rester forgeron?... Le balai est démanché... Bref, les bras du fils se lèvent plus souvent qu'ils ne s'ouvrent.

Saint-Mandé profite de la leçon: il cède encore sa qualité, laisse son fils épouser, devenir forgeron, il s'établit près de la chaumière, attendant l'heure où il aura fait assez de progrès dans l'amitié de Robuste pour lui donner le père du sang, sans l'arracher au père du cœur.

C'est une pièce très-honnête et un très-honnête succès. Luguet est un excellent forgeron.

\* On assure que Bouffé débutera le mois prochain, au théâtre de la Bourse, dans *Taconnet*, cinq actes de MM. Antony Béraud et Clairville.

\* Le théâtre des Variétés est dans une position tout exceptionnelle. C'est le seul théâtre dont, par suite d'une transaction avec l'Etat (cela remonte à 1807), le privilège soit inhérent à l'immeuble et puisse se transmettre sans l'agrément préalable du ministre de l'intérieur. La direction des Variétés peut donc être vendue et achetée librement.

Depuis près de dix ans, un riche Anglais, M. Bowes, commandite le théâtre des Variétés. Il vient enfin de s'en rendre possesseur. Il en a fait l'acquisition au prix de 4,260,000 fr., qu'il a payés comptant. On assure que l'acquisition a été faite au nom de mademoiselle Terforme, actrice de ce théâtre.

\* Dimanche dernier, à l'occasion de la fête patronale de Chatou, madame Dammassin, équilibriste, avait fait annoncer qu'elle traverserait la Seine, sur la corde roide, dans un endroit où la rivière n'a pas moins de cinquante pieds de largeur. A l'heure indiquée, madame Dammassin s'est présentée en effet et a commencé sa périlleuse entreprise devant une foule immense. Elle avait déjà parcouru la moitié de la route, quand un cordage attaché à la corde principale et que l'on avait négligé de relever, fut accroché par un bateau. La corde fut violemment secouée, et madame Dammassin, après quelques oscillations, prit le parti de se laisser tomber dans l'eau. Heureusement que l'habile équilibriste sait nager. Elle revint au rivage saine et sauve, mais fortement trempée, comme cela se conçoit. Le soir, elle recommença son ascension qui, cette fois, réussit complètement.

\* Jenny Lind est revenue à Londres et s'embarquera décidément le 22 de ce mois pour l'Amérique. Pour son premier concert à New-York, il y a déjà 30,000 demandes, et la salle contient 5,500 places, dont le prix est aujourd'hui de 5 dollars chacune; mais il est probable qu'on le doublera, de sorte qu'on pourra faire une recette de 200,000 fr. en un seul concert.





## Explication du dernier Rébus.

A, thon noue le temps, fuite, E, noue traîne A, sas suit, te.  
Hâtons nous, le temps fuit et nous traîne à sa suite.

## BOARDING HOUSE DE NEUILLY.

Locations au mois ou à terme, appartements et chambres, emplacement pour chevaux et voitures. — S'adresser à M Aubert, Vieille-Route, n° 40, à Neuilly, près Paris, en face la rue des Huissiers.

**London illustrated news.** Pour toutes les personnes qui connaissent la langue anglaise, il ne peut exister de publication plus agréable et intéressante que ce modèle des journaux illustrés. Le *London illustrated* paraît à Londres tous les samedis, — il est distribué à Paris tous les lundis. C'est un journal à la fois politique, littéraire et artistique : il contient plus de dessins qu'aucun journal français. Pour les personnes qui veulent se familiariser avec la langue anglaise, c'est une excellente occasion de lectures hebdomadaires. — On souscrit à Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse. Prix, pour trois mois, à Paris, 9 fr. 50 ; — pour trois mois dans les départements, 10 fr. 50. — Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> du mois.

**Ameublements parisiens.** très — magnifique collection de tentures de lits et croisées, — de meubles riches et simples, — de chaises et fauteuils, etc., etc., puisés aux meilleures sources. 66 feuilles sont en vente ; prix de la feuille, coloriée avec un soin tout exceptionnel : 4 fr.

**Le Coloriste de la Fleur.** Album à l'aide duquel on peut apprendre seul à colorier la fleur. Chaque feuille en noir est accompagnée d'un modèle colorié et de toutes les indications nécessaires pour qu'on puisse facilement copier ce coloris. Prix de l'Album colorié : 20 fr.

**Galerie de l'industrie parisienne.** Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que *pendules, candélabres, métiers à broder, machines*, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

**Enveloppes comiques.** 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

**Portraits d'après nature.** Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes. S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

**Découpures.** Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpures, et ne se vend que 4 francs.

**Albums POUR LA Campagne.** Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

**Diorama en miniature.** Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Par A. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.